

Israéliens et Palestiniens : Psychanalyse de leurs perceptions croisées

Daniel Sibony

DANS **LES CAHIERS DE L'ORIENT** 2009/4 (N° 96), PAGES 89 À 95

ÉDITIONS **CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR LE PROCHE-ORIENT**

ISSN 0767-6468

DOI 10.3917/lcdlo.096.0089

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-l-orient-2009-4-page-89.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre d'études et de recherches sur le Proche-Orient.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Israéliens et Palestiniens : Psychanalyse de leurs perceptions croisées

Par Daniel Sibony*

Dans tout conflit, individuel ou collectif, il y a la peur de l'autre. La peur que l'autre vous efface, vous humilie... Cette peur est particulière dans le conflit au Proche-Orient parce qu'elle n'a pas le même sens pour les deux parties. Israël a peur du monde arabe, de son prolongement arabo-islamique, peur d'être effacé, peur de la bombe nucléaire; il y a aussi la proximité hostile qui détermine une peur physique diffuse et permanente. Cela ne veut pas dire que les Israéliens vivent la peur au ventre, mais il y a, par à-coups, de la peur dans l'air. Du côté arabe, cette peur est plus paradoxale si on a une vision un peu « paresseuse » : comment 350 millions de gens, prolongés par un milliard de « frères », peuvent-ils avoir peur? Pourtant, il y a une peur, mais d'où vient-elle? J'ai essayé d'en étudier les racines. Je pense que dans l'inconscient du bloc arabo-islamique, Israël fait partie de l'Occident. Mais il y a plus que la peur de l'Occident, plus que l'obsession du lobby juif.

Pour moi, le noyau du conflit, en ce qu'il a d'irréductible, tient dans l'opposition symbolique entre la Bible et le Coran. Je dis bien symbolique et non pas religieuse. Car ces deux Livres ne se réduisent pas chacun à un *credo*, un objet d'adoration ou de rituel. Ce sont des pôles culturels fondateurs,

* *Psychanalyste, écrivain, Daniel Sibony a récemment publié un roman, Marrakech, Le départ, chez Odile Jacob — <http://www.sibony.org>*

des références identitaires implicites ou manifestes. Trop souvent on confond religion et symbole, et dès que le Coran et la Bible sont évoqués, on prend un air ennuyé ou entendu pour signifier: « pas de religion s'il vous plaît, c'est déjà assez compliqué », et l'on s'interdit le passage par des symboles très actifs. Ainsi, le droit symbolique du peuple juif sur cette terre n'est pas un droit religieux. Quand un peuple s'est passé le mot de génération en génération, pendant trente siècles « l'an prochain sur notre terre », que vous croyiez ou pas à ce Dieu et que l'on invoque celui-ci ou non, cette terre devient symboliquement une terre hantée, possédée. Ce n'est pas la théologie, c'est la transmission symbolique qui fait cette force.

Le Coran absorbe la Bible pour la rendre inutile

Je montre donc que le Coran s'est construit sur la Bible pour l'absorber en islamisant tous ses héros. Il la rend ainsi inutile, obsolète. Or la construction culturelle du monde arabo-musulman repose sur le Coran. Et toute objection ou entorse à cette certitude englobante fait peur parce qu'elle renvoie aux origines. Cette objection reviendrait à toucher au Texte fondateur, à l'essentiel.

Une autre peur s'y ajoute: théoriquement, l'Occident juif, chrétien et mécréant est composé d'insoumis, d'incroyants, de gens traîtres à leur message, de personnes non « validées » par la culture arabo-islamique, sauf par quelques éléments évolués qui font abstraction de leur identité islamique, ou la réduisent à des coutumes de fêtes, de cuisine, de danse, d'architecture, de musique ou autre, mais pas à une identité. Et ces éléments sont encore trop rares; et ils ont trop peur pour être actifs.

Entre Bible et Coran, il ne s'agit pas d'une confrontation. Dans l'inconscient, il y a deux éléments: tous ceux qui ne sont pas « soumis » sont rejetés. S'ils sont les plus forts, comme c'est le cas de l'Occident, cela fait problème aux musulmans, qui devraient être, en principe, les plus forts puisqu'ils ont une identité parfaite ayant fait ses preuves. L'ennui est qu'elle

a fait ses preuves au Moyen-Âge, et pas vraiment plus tard. Ce problème crée une inquiétude narcissique dans la masse, qui alors protège ses intégristes, par fidélité aux fondements. Et cela empêche les choses d'évoluer. Et cela se comprend : quand des gens qu'inconsciemment on estime complètement dans l'errance et dans l'erreur - juifs, chrétiens et mécréants — quand ces gens réussissent et pas vous, cela vous angoisse.

En tout cas, il y a un discours antijuif dans le monde islamique, que l'Occident, et surtout l'Europe, découvre seulement aujourd'hui. Et cela crée de la gêne car ce discours fait trop résonance avec leurs prouesses antijuives qui ne sont pas si anciennes.

Du point de vue arabo-musulman, cette entité juive a été rendue inutile par le discours fondateur, le discours coranique. Que veulent alors ces juifs? Déjà leur Livre, la Bible, les rejette; et la version religieuse de la Bible – le Coran – les rejette encore plus. Le sort des juifs est traité dans le Coran : ils sont voués à s'écarter. En tout cas, l'idée d'une souveraineté juive semble aberrante, car elle les ferait remonter à la surface, comme un retour du refoulé, comme lorsqu'un élément est écarté de l'espace psychique et revient en force dans le conscient. Cela crée plus qu'une gêne, une angoisse, voire une colère plus ou moins rentrée; parfois aussi de la peur : la construction fondatrice serait donc en défaut? Il faudrait la revoir, dans ses implications humaine et sociale?

Le conflit israélo-palestinien, un conflit fondamental où s'expriment peurs, humiliations identitaires et sursauts intégristes « réparateurs »

Du côté palestinien aussi, le peuple se sent menacé. Les Palestiniens sont le noyau le plus mûr du monde arabo-musulman, pour ce qui est de ce conflit. Ils sont sur place, aux premières loges, et aspirent à un État souverain, dont il faut rappeler qu'il n'a jamais existé. C'est donc un espoir d'autant

plus fort. Or les Palestiniens se doutent que cet espoir n'est soutenu par les pays arabes et musulmans que pour leur permettre d'y exprimer la rancœur fondamentale envers les juifs et l'Occident. Dans cette rancœur, l'aspect colonial est secondaire parce que récent : il y a toujours eu des guerres, des croisades, des invasions islamiques (turques...); bref des va-et-vient de conquêtes et de reflux, qui expriment le conflit de fond entre Bible et Coran. Pour toute une mentalité arabo-islamique, Israël n'a pas à exister en tant qu'État souverain sur une terre forcément islamique puisque conquise par l'islam à ses débuts. Et dans cette mentalité, une terre devenue islamique doit le rester pour toujours. Pourtant le cas de l'Espagne et de l'Andalousie pourrait y objecter.

J'ajoute que concernant le noyau intégriste qui trouve là un espace idéal pour s'exprimer, il n'est pas simple d'en dessiner les contours. Il n'est ni limité ni illimité, il est partout présent et c'est selon les événements qu'il cristallise et se durcit ou au contraire devient diffus et se met en sourdine.

Les Palestiniens réclament le retour à la Ligne verte d'avant 1967, comme à une ligne sacrée. La raison en est que c'est sur cette ligne que le monde arabe a été vaincue de façon humiliante. Avant, en mai 1967, il y avait un grand échauffement des foules dans tous les pays arabes au sujet d'Israël. Ils étaient tous partis pour la victoire, et la défaite a été d'autant plus cuisante. La ligne de 1967 symbolise pour le monde arabe la défaite à l'état pur, le choc entre le discours victorieux et la réalité humiliante.

Et les Palestiniens sont à la fois plein d'espoir, et prêts à utiliser tous les appuis, sans trop d'illusions. Ils veulent vivre avec Israël et en même temps ils le détestent, surtout quand ils bénéficient des avantages d'Israël, c'est-à-dire quand il s'agit d'Arabes palestiniens. Ceux-ci sont dans une pure et violente ambivalence envers Israël, pour une raison psychologique très simple : plus vous vous approchez de l'autre, à qui vous ressemblez dans votre mode de vie, plus vous sentez votre différence menacée. Alors vous vous rappelez cette différence, et vous l'accablez de reproches, vous lui reprochez de ne pas vous traiter comme il traite les siens, donc de ne pas

faire de vous, Palestinien, un Israélien. Et en même temps, vous ne voulez pas être un Israélien, puisque vous voulez être Palestinien. Cela crée une impasse psychique ; et quand il y a trop d'impasses, cela produit de la colère.

Une paix rêvée mais fantasmatique

Ceci est vrai quel que soit le gouvernement israélien, Netanyahu, Sharon, ou autre. Les Palestiniens sont partagés entre l'espoir d'avoir un Etat, et l'incapacité de contrôler leurs éléments, c'est-à-dire leurs couches fondamentalistes, responsables de l'échec de la Feuille de route. Pourtant celle-ci était valable : Israël restitue la bande de Gaza, puis la Cisjordanie, à 5 % près ; et fera un tunnel pour les relier. Or dès que l'armée israélienne s'est retirée de la bande de Gaza, Israël a reçu des missiles. Et si Israël restitue la Cisjordanie, les missiles pourront partir de Tulkarem, soit à 13km de Tel-Aviv ou de Natanya. Israël deviendrait alors invivable. C'est de ce point de vue qu'il faut voir la destruction d'Israël. Non pas tant ou uniquement par l'arme nucléaire mais aussi par le terrorisme sur-armé. Car cela viderait le pays, les gens iraient vivre ailleurs, alors qu'il fait bon y vivre, même pour les Palestiniens.

Finalement, je pense que la paix définitive, c'est-à-dire la cohabitation de deux identités dont l'une se sent contestée par l'autre, cette paix définitive est un fantasme pour les siècles à venir. En revanche, il y aura souvent la paix ; mis à part quelques périodes d'explosions, l'atmosphère sera paisible. Le problème est insoluble, mais on peut le rendre vivable. Et c'est sans doute ce qui se passera.

« L'homme nouveau » israélien complique les choses

Ce qui complique encore les choses, c'est qu'il y a des Israéliens qui sont un peu des descendants de l'« homme nouveau » que le sionisme a voulu construire, et qui s'est révélé assez peu consistant. Ceux-ci, outre Israël, sont implantés

aux États-Unis, en Europe ou ailleurs, et ils veulent couper avec les racines symboliques qu'ils identifient à de la religion. Selon eux, il faut régler le problème en étant au ras des faits. Certains d'entre eux sont justement parmi les conseillers de Barak Obama.

L'actuel président américain est un brave homme, il veut courageusement résoudre le problème sans savoir vraiment ce qui le rend insoluble. Il prend des conseillers américains juifs. Mais ceux-là ne comprennent pas ce qu'est le droit symbolique. Ils vont se heurter au fait que, quand ils auront rendu la Cisjordanie, dès qu'un petit groupe de jeunes voudra se réchauffer l'âme identitaire, il enverra quelques fusées en plein centre de Tel-Aviv. Autrement dit, s'ils veulent un État palestinien, il faudra l'acheter : par exemple, mettre autant de soldats qu'il faut, - des soldats occidentaux bien sûr — pour surveiller et empêcher les tirs de missiles et les répliques. C'est faisable, mais cela coûte cher et ce sera permanent.

Avec ce conflit, on bouscule le fantasme que tout problème humain a une solution technique que l'on doit pouvoir élaborer. Or, mes recherches sur la technique m'ont appris que toute solution technique crée un autre problème, qui exigera lui-même une autre technique. Laquelle posera d'autres problèmes, qui sont souvent une autre forme du problème d'origine.

Ici, ce problème de l'origine revient sans cesse ; et le pragmatisme ne suffit pas, parce qu'il fait abstraction de la réalité des hommes quand ils sont pris dans une transmission symbolique, dans une histoire, dans un rapport d'amour et de haine, dans des problèmes identitaires.

On croira qu'aujourd'hui il n'y a pas la paix parce que Netanyahu est à la tête du pays. Mais avec un autre, cela n'aurait rien changé. En somme, ce que dit Netanyahu, c'est en gros : « d'accord, vous voulez un État palestinien souverain, mais nous ne pouvons pas nous permettre que des avions arabes survolent un espace aérien à 10km de notre ville principale. Nous voulons donc contrôler son espace aérien. » Cette idée qui exprime une réalité va tenir la route longtemps, car il y a un point d'achoppement identitaire. Quand les deux

entités auront intégré le manque intrinsèque qui est présent dans chacune, elles pourront peut-être envisager, un jour, de s'entendre.

Pour l'instant, l'identité islamique exclut la souveraineté juive et l'originalité juive. Le Hamas et le Hezbollah, on ne peut pas les éradiquer ; on peut les faire taire, mais ils seront toujours là. Et avec un État palestinien comme le voit Netanyahu, ils pourront jouer avec des mitraillettes, mais pas avec des missiles.

Guilad Shalit, symbole de l'impuissance israélienne

Guilad Shalit, le soldat israélien kidnappé par le Hamas, est devenu un symbole, qui rappelle à quel point ce conflit est ancré dans des colères, des humiliations réciproques. On enlève un homme, et cet homme devient le symbole de l'impuissance à le libérer ; donc les responsables de l'enlèvement sont contents puisqu'en face, c'est l'impuissance. L'individu devient symbole de l'impuissance des siens. Cela ne donne qu'une puissance négative aux ravisseurs, mais cela leur suffit. Il faut comprendre la logique terroriste : les terroristes ne se battent pas pour obtenir de bonnes choses, ils se battent pour que l'autre ne les ait pas. Et eux-mêmes acceptent le renoncement au nom de leur idéal.

Il est possible que, si l'on n'avait rien dit sur Guilad Shalit, il serait chez lui aujourd'hui : il n'aurait pas représenté ce symbole-là. Mais on ne peut pas réduire au silence la famille, les proches, etc., c'est impossible. Cela dit, l'enlèvement n'est là qu'un aspect d'une logique du chantage : forcer l'autre à se renier, à faire ce qu'il n'aime pas, à se trahir. Et là-dessus, je rappellerai ce mot de Golda Meïr : « *Nous pardonnerons aux Arabes d'avoir tué nos enfants, mais nous ne leur pardonnerons pas de nous avoir obligés à tuer les leurs. La paix viendra lorsque les Arabes aimeront plus leurs enfants qu'ils ne nous haïssent.* »

D.S.